

## Lettre au Père Salvy

Par Père Thierry

Cher vieux compagnon, mon frère et mon ami,

Ça y est ! Te voilà dans la paix, dans la lumière ! Enfin exaucé depuis si longtemps que tu aspiras à cette délivrance. Tu emportes dans ton silence toutes les souffrances que t'ont causées ces années de dépendance totale avec, parmi elles, celle, non la moindre, de « peser » sur les frères qui se dévouaient pour toi. Dans ton désir de partir il y avait ce souci d'enlever ce poids aux frères, indépendamment de celui, pour toi, de cette longue et humiliante dépendance... Bref, tout cela est fini et je suis le premier à m'en réjouir profondément. Voilà plus de 4 ans, tu le sais bien, que de mon côté je demandais à Dieu de venir te chercher... Et je lui en ai même un peu voulu de tant tarder jusqu'à ce qu'une phrase de St Jean de la Croix, il y a quelques mois m'ait apaisé : « *Si tu veux aller à ce que tu ne sais pas, il faut passer par où tu ne sais pas et pour aller à ce que tu ne vois pas, il faut passer par où tu ne sais pas* ».

Dans la joie de te savoir libéré, les souvenirs, depuis le noviciat, accourent qui me poussent avant tout à te dire « merci ». Dans les années 65... 68... ? Quand le Père Antoine a été déchargé de Grange-Haute (pour prendre le rucher ?) tu en a pris la responsabilité. Et comme tu étais déjà chargé du jardin et d'En Jaurès, tu avais demandé à ce que deux jeunes viennent régulièrement t'aider ; c'est le frère Guy et moi qui avons été désignés : Guy davantage pour le jardin et moi pour la ferme, et c'est ainsi que notre collaboration a commencé dont je ne garde qu'un très bon souvenir. Avec une confiance souriante tu m'as initié à la traite des vaches, au tracteur, à la faucheuse (vieux modèle avec des coupes à sections qu'il fallait changer quand une pierre en abîmait une), à charger une remorque de foin et de paille, à faire les tas dans la grange, comment porter un sac de grain sur le dos et le vider sans le poser par terre. Souvenirs des journées de travail tous les deux à Grange-Haute où l'on partait après la messe que tu célébrais à l'autel où il y a aujourd'hui le retable de sœur Mercédès, pour sarcler les pommes de terre et les carottes dans ces champs si longs qu'on ne voyait pas le bout des sillons, si bien qu'on faisait, à tout de rôle, un aller et retour avec la petite rotobineuse qui sautait en l'air quand elle heurtait un caillou et dont on revenait le soir passablement rompus ; sans parler de la petite moissonneuse-batteuse qui faisait le désespoir et l'énerverment de Pierre David parce qu'elle n'avancait pas, de l'ensilage d'abord dans les compartiments en béton puis dans le grand silo métallique qui n'a fait que confirmer à l'étable, dans le pays son nom de « cathédrale des vaches »... On ne peut tout dire ni sur le travail, ni sur tout ce que j'ai appris de toi, sans peut-être que tu t'en doutes toujours, seulement en parlant avec toi ou te regardant faire.

Pour toi, né le 11 Juillet à En Rives et baptisé le 14 à Dourgne, qui n'avais jamais quitté En Calcat sinon pour le STO au moment de la guerre, ton départ en 72 pour Dzogbégan (au moment où il a été décidé de changer l'exploitation de la ferme pour que nous puissions la mener nous-mêmes, sans ouvriers) a été le grand tournant de ta vie qui t'a profondément marqué par la découverte de l'Afrique d'une part et aussi pour la mort que tu as alors frôlée. Tu gardais ancré dans ton cœur, alors que tu étais inerte sur ton lit d'hôpital, le souvenir des infirmières qui parlaient de toi dans le couloir comme étant déjà mort... ! C'est là, dans cet hôpital, revenu à toi, que tu as rencontré Jacqueline Salmon, découvert qu'elle était « consacrée » et c'est là qu'a commencé pour vous cette longue amitié spirituelle, lumière nouvelle, inattendue et enrichissante dans ta vie qui, de son côté, la faisait t'appeler « grand frère ».

Suite à cet accroc de santé tu es rentré à En Calcat pour ces longues années de service à la paroisse de Dourgne, où tu connaissais tout le monde et où tout le monde te connaissait et t'appréciait. Après des années de sous-cellèrie, de ferme et de jardin, ce service pastoral a dilaté ton cœur que tu as donné là, comme au travail, généreusement. Générosité qui s'est concrétisée aussi par la minutie avec laquelle tu as travaillé à l'Œuvre jusqu'à ce que tu ne puisses plus écrire.

Dans le travail manuel qui est ici essentiellement le mien, il n'y a pas de jour ou au détour de tel ou tel geste je ne pense à toi et à Pierre (Besombes) de qui j'ai appris tant de choses dont je vous suis, en plus de notre relation de frères et d'amis, si reconnaissant.

*Père Thierry*